

# ÉDITION

## JOURNÉE QUÉBÉCOISE DES DICTIONNAIRES



Monique C. Cormier signe sa quatrième Journée Page 3



L'avenir est numérique pour Pascale Lefrançois Page 4



C'est la révolution dans le monde des données scientifiques Page 5

CAHIER SPÉCIAL H > LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 2012

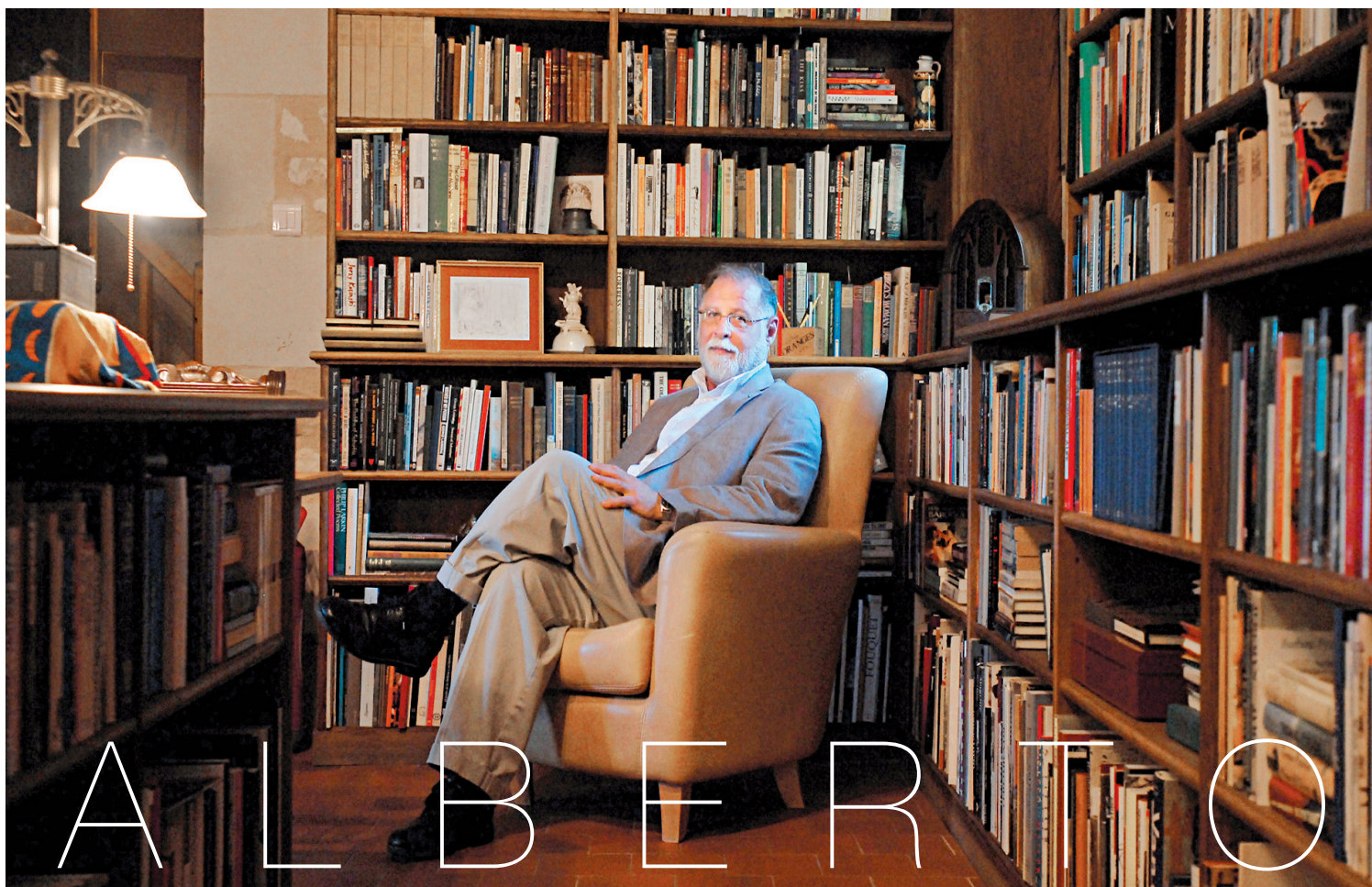
Sa plume érudite, jamais pesante ou pompeuse, toujours amicale, conviviale et chaleureuse, transmet une passion contagieuse de la lecture. Son délicieux essai, et désormais classique, *Une histoire de la lecture* a marqué les esprits. En début d'année, *Nouvel éloge de la folie* poursuivait cette célébration. Et quiconque aime lire en redemande. Le 4 octobre prochain, il livrera la conférence d'ouverture de la 4<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires à la Grande Bibliothèque.

ÉTIENNE PLAMONDON ÉMOND

**D**ans la Bible, Dieu crée les animaux et les oiseaux, puis les fait venir devant Adam pour voir comment celui-ci les appellerait. Ce passage, relève Alberto Manguel dans son essai *Un lecteur de l'autre côté du miroir*, a suscité un questionnement chez les érudits pendant plusieurs siècles: Adam a-t-il eu à inventer les noms lui-même ou a-t-il dû prononcer des noms qui existaient déjà?

Sous le titre *La tâche d'Adam*, l'écrivain argentin confirme que cette allégorie lui servira de point de départ lors de la conférence d'ouverture de la 4<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires, le 4 octobre prochain, à la Grande Bibliothèque. *L'histoire d'Adam racontée dans la Genèse illustre très bien nos rapports au langage*, explique l'écrivain dans un courriel où il répond aux questions du *Devoir*. *Est-ce que le langage est un moyen de nommer le monde connu ou un moyen de connaître le monde? Est-ce que les mots définissent ou créent notre expérience? Notre définition du dictionnaire dépendra de la réponse.*

Cette énigme, il la retrace aussi dans *Alice au pays des merveilles*, une œuvre qu'il a découverte en bas âge, puis redécouverte au fil des différentes étapes de sa vie, pour fréquemment s'y référer dans ses écrits. En effet, lorsqu'Alice traverse le miroir, elle est transportée dans une forêt où les choses sont dénuées de nom. Elle se retrouve



# ALBERTO MANGUEL

## Au-delà des mots

« La vraie lecture va à l'encontre des nécessités d'une société de consommation »

ALAIN JOCARD AFP

dès lors tiraillée entre se souvenir des mots ou en fabriquer. Or Alberto Manguel, toujours dans *Un lecteur de l'autre côté du miroir*, indique que la lecture nous aide à maintenir une cohérence au milieu du chaos, à défaut de l'éliminer, à nommer les choses, à nommer les expériences, voire parfois à nommer l'innommable, mais aussi à ne pas faire confiance à la surface des mots pour en explorer les profondeurs.

### Lire et écrire

Car Alberto Manguel est d'abord un lecteur avant d'être

un écrivain. Dans son récit intitulé *Place à l'ombre*, il raconte que, plus jeune, il ne s'imaginait pas du tout prendre la plume, ne voyant pas l'intérêt d'ajouter sa signature, alors que les bibliothèques et librairies lui semblaient suffisamment bien garnies pour assouvir ses appétits. Un peu par accident, lors d'une collaboration avec Gianni Guadalupi, il a participé à la rédaction du *Dictionnaire des lieux imaginaires*, dont la première version a été publiée au début des années 1980. Du moins, aujourd'hui, il ne considère plus qu'il s'agissait d'écrire, mais plutôt de résumer des livres par le biais de la géographie, de la description des lieux et de l'identification des coutumes les peuplant.

Après avoir immigré au Canada en 1982, puis avoir enchaîné les

critiques de livres pour combler son plaisir, il a appris l'impensable: l'un de ses professeurs du secondaire ayant nourri son engouement pour la littérature a dénoncé certains de ses élèves à la police militaire argentine. Cette révélation l'a secoué, puis l'a poussé à écrire ce qu'il n'arrivait pas à exprimer de vive voix.

### Lire et rêver

Depuis, il a publié de nombreux romans, dont *Tous les hommes sont des menteurs*, et des essais littéraires, dont le foisonnant *Une histoire de la lecture*, récipiendaire du Médicis essai en 1998. Arrivé sur nos rayons en début d'année, *Nouvel éloge de la folie*, un recueil regroupant de nouveaux et d'anciens essais, poursuit cette célébration de l'art de lire avec une passion si débordante que nos yeux ont l'impression d'enfiler les phrases sorties de

l'esprit d'un lecteur idéal.

Le lecteur idéal, d'ailleurs, il tente de le définir, non sans humour et avec une chute malicieuse, dans l'un des textes à l'intérieur de son dernier cru. *«Le lecteur idéal aime recourir au dictionnaire»*, insère Alberto Manguel dans son énumération. Pourquoi? *«Parce que le lecteur idéal aime les mots en eux-mêmes, comme un peintre aime les couleurs et les formes. Cocteau disait que tout chef-d'œuvre n'est qu'un dictionnaire en désordre»*, précise-t-il au *Devoir*.

Reste que, avec le numérique, la lecture tend à se métamorphoser, voire à être bouleversée. Loin d'être technophobe, Alberto Manguel ne prophétise pas la fin du livre de papier, remarquant que le nombre d'impressions ne semble surtout pas diminuer, et il considère qu'il ne sert à rien de renier nos inventions. En ce qui concerne les dictionnaires, le papier et l'ordi-

nateur ne répondent pas aux mêmes besoins, laisse-t-il entendre. *«Sans doute, pour chercher une définition précise, les encyclopédies et dictionnaires électroniques sont plus efficaces. Mais, pour ces autres informations qui sont le produit du hasard et nourrissent les rêves et l'inspiration poétique, mieux vaut un dictionnaire en papier et en encre.»*

### Lire ou survoler

Dans *Nouvel éloge de la folie*, il se questionne par contre sur la façon dont, avec ces nouvelles technologies, nous serons capables de demeurer des *«lecteurs créateurs»* et non des *«voyeurs passifs»*. Il constate que, pour le lecteur sur ordinateur, qui «surfe» sur le web, *«le texte n'existe que comme une surface qu'on survole»*. De plus, il note que de plus en plus de gens, particulièrement les jeunes, *«ne savent plus comment on lit avec compétence»*. Dans son dernier livre, il souligne que le texte électronique, en étant facilement accessible, donne l'illusion qu'il est facile de se l'approprier, alors que lire ne consiste pas seulement à avoir un texte à sa disposition ou à faire une collecte d'information, mais à *«pénétrer dans le labyrinthe des mots»*.

À la question de savoir si la lecture électronique nous aiderait moins à nommer les choses et les expériences que celle sur du papier, il nuance: *«Nos outils ne sont pas responsables de l'usage que nous faisons»*, répond-il. *«C'est sûr que la lecture profonde est mieux servie par l'imprimé que par l'électronique, mais cela ne veut pas dire qu'il est impossible de lire profondément sur l'écran, seulement que la tâche s'avère plus difficile.»*

D'autant plus que cet environnement, en nous donnant simultanément tout à la portée de la main en tout temps, nous déconcentre et rend la lecture plus ardue que lorsque notre attention n'était cernée que par les pages et les marges.

S'il considère qu'à notre époque la plupart des personnes sont *«superficiellement alphabétisées»*, il ne croit pas que ce phénomène découle du virage numérique, mais plutôt qu'il *«fait partie d'un problème plus général de nos sociétés: la tendance à négliger la valeur de l'acte intellectuel, à mépriser l'intelligence, à se moquer de la création qui n'a pas de but lucratif. Dans ce contexte, il suffit de savoir déchiffrer un panneau publicitaire et signer son nom sur un contrat. La lecture, la vraie, celle qui permet de nommer notre expérience, va à l'encontre des nécessités d'une société de consommation, qui exige de nous la bêtise pour mieux consommer.»*

Collaborateur  
Le Devoir

... je n'ai jamais aimé les mathématiques. C'est peut-être parce que je n'ai jamais compris pourquoi on nous les impose. Mais j'ai toujours aimé lire. Lire, c'est découvrir. Lire, c'est apprendre. Lire, c'est s'élever. Lire, c'est se libérer. Lire, c'est se trouver. Lire, c'est se connaître. Lire, c'est se dépasser. Lire, c'est se réaliser. Lire, c'est se sauver. Lire, c'est se vivre. Lire, c'est se mourir. Lire, c'est se renaître. Lire, c'est se transformer. Lire, c'est se transcender. Lire, c'est se surmonter. Lire, c'est se vaincre. Lire, c'est se conquérir. Lire, c'est se glorifier. Lire, c'est se célébrer. Lire, c'est se louer. Lire, c'est se louer.

## De multiples dictionnaires

Définitions • Synonymes • Antonymes • Conjugaison • Cooccurrences • Analogies • Citations • Locutions • Familles • Anagrammes

Et en prime, de puissants moteurs de recherche ultrarapides, des guides linguistiques détaillés et le meilleur correcteur orthographique, grammatical et stylistique qui soit.

Antidote : le remède à tous vos mots.

[www.antidote.info](http://www.antidote.info)



## DICTIONNAIRES

INTERNET

## À l'heure du numérique

Comment amener les gens à consulter des dictionnaires en ligne ?

Vous prenez deux grandes «tendances»: celle qui pousse maintenant tout le monde à tout faire dans Internet sauf prendre sa douche. Et celle du «clic», de l'instantanéité. Du tout de suite servi, sur mesure et sans délai, au bout du doigt. Clac! Ou plutôt clic... Dans ce monde où le copier-coller est la règle, qui va prendre le temps aujourd'hui de consulter un dictionnaire en ligne ou, pire, en papier? Hum?

MICHEL BÉLAIR

Pourquoi se creuser la tête alors que les moteurs de recherche vous amènent partout dans le web, au détour du moindre mot? Là où, quel que soit le sujet, c'est l'abondance, l'avalanche, le tsunami d'informations — sur n'importe quoi et n'importe quand — toujours touffues, omniprésentes, exponentielles même, accablant l'une de l'autre, «in-bédées» à l'infini...

Un dictionnaire? Non, mais! Pourtant, la situation porte en elle-même quelque chose de très préoccupant qui nous fait toucher concrètement, comme toute une série d'autres signaux alarmants, à la menace qui pèse sur le français comme nous le parlons et l'écrivons ici.

Marie-Claude L'Homme, professeure titulaire au Département de linguistique et de traduction et directrice de l'Observatoire sens-texte de l'Université de Montréal, estime qu'il faut réagir rapidement. Les «professionnels du langage», ainsi qu'elle les nomme — linguistes, universitaires, professeurs, écrivains, traducteurs, interprètes, journalistes et rédacteurs en tous genres — tout comme le commun des mortels ont des besoins précis; on doit y répondre en tenant compte de l'omniprésence d'Internet dans la vie d'un peu tout le monde.

«Il y a déjà une grande variété de dictionnaires gratuits disponibles dans le web», explique l'uni-

versitaire au téléphone, et certains sites sont très achalandés.

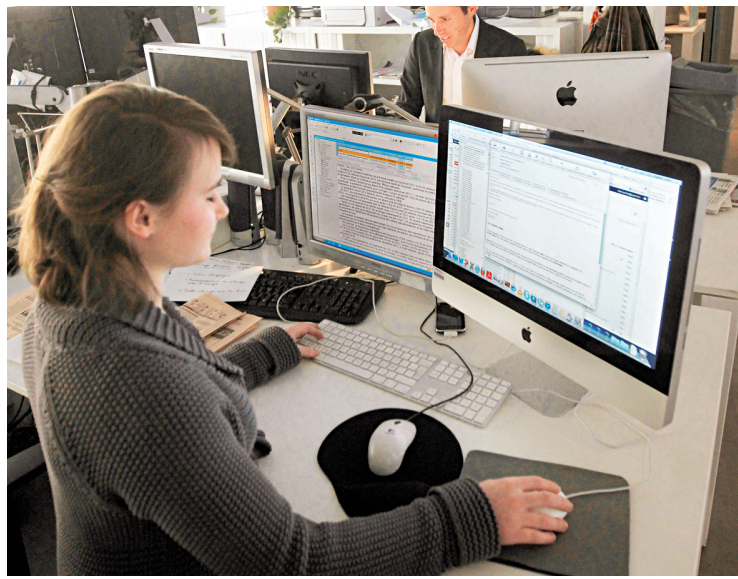
On ne sait pas de façon précise quel est le profil des gens qui les consultent, mais la fréquentation n'est pas vraiment le problème.

On sait par contre que les utilisateurs consultent pour les mêmes raisons qu'ils fouillent dans les dictionnaires de papier; essentiellement pour l'orthographe des mots, le sens ou encore le genre quand il s'agit d'apprenants... Marie-Claude L'Homme constate du même souffle la qualité très moyenne de l'information fournie dans les sites les plus fréquentés; c'est là que le bât blesse.

«Ces sites ont en général peu de profondeur et proposent, par exemple, très peu de nuances de sens. Il importe de mettre en ligne des outils efficaces qui correspondent à ce que veulent les gens... mais sans sacrifier à la qualité et à la fiabilité. Nous devons absolument être précis, pertinents et rapides. Plus modernes aussi: le dictionnaire en ligne idéal doit se distinguer des autres outils.» La chercheuse insiste. Ce dictionnaire — qui n'existe donc pas encore — doit «fournir une information valable, riche, complète et nuancée. Une information qui porte sur les mots et qui apporte des renseignements précis.»

Des défis similaires

Sauf qu'il suffit d'aller jeter un coup d'œil sur quelques-uns des dictionnaires gratuits «sérieux» qui sont disponibles en ligne pour constater rapide-



PIERRE VERDY AGENCE FRANCE-PRESSE

Les défis du dictionnaire en ligne sont les mêmes que ceux qui doivent relever la version en papier: un accès rapide et direct à différents secteurs enrichis.

ment qu'il reste encore beaucoup de travail à faire... Si le contenu de plusieurs se trouve enrichi du fait qu'il n'y a pas de contrainte d'espace dans Internet, il est par contre impératif de rendre cet outil plus convivial qu'il ne l'est. Dans la plupart de ces sites, vous verrez, on a souvent l'impression de se pointer dans un territoire à accès contrôlé: une sorte de poste-frontière défendu par un douanier à l'air sévère qui pose des questions trop pointues pour qu'on puisse même les comprendre...

Aux dires de Marie-Claude L'Homme, les défis du dictionnaire en ligne sont les mêmes que ceux qui doivent relever le dictionnaire de papier. Il faut en arriver à proposer ce qu'elle identifie comme «un accès rapide et direct à différents secteurs enrichis». Présenter aussi les résultats affichés d'une manière lisible pour tous et, pourquoi pas, même attrayante. «Pour y arriver, il nous faudra trouver

la façon d'amener les utilisateurs à accéder à plus de mises en contexte, puisque c'est là que réside la grande richesse de nos outils. Tout le monde aurait, par exemple, avantage à connaître et à fréquenter certains dictionnaires «sérieux» et fort bien faits, comme la Base lexicale du français conçue par une équipe belge pour les apprenants... Bref, il nous faudra rapidement apprendre à gérer la compatibilité des besoins des utilisateurs avec les nôtres. Et, surtout, développer des interfaces simples et transparentes qui ne rebuteront personne.»

Les lexicographes semblent donc sensibles aux besoins du grand public. Le défi est d'amener ce grand public à exiger plus, à l'amener plus loin que le wiki-dico... et lui faire découvrir la richesse des «vrais» dictionnaires.

Collaborateur  
Le Devoir

DIDEROT VS WIKIPÉDIA

## Un projet utopiste guide les encyclopédistes

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Diderot, Larousse et les auteurs de Wikipédia... Est-ce que les savoirs, connaissances, analyses et réflexions des encyclopédistes, savants des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ou de simples quidams, internautes du XXI<sup>e</sup> siècle, se valent? Est-ce que tout le monde peut vraiment contribuer au savoir universel? Des questions auxquelles Jean-Yves Mollier, professeur et directeur de l'École doctorale Cultures, régulations, institutions, territoires de l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, en France, tentera de répondre le 4 octobre prochain, lors d'un colloque présenté dans le cadre de la quatrième Journée québécoise des dictionnaires. Il nous donne ici quelques éléments de réponse et pistes de réflexion.

**Le Devoir: On a de la difficulté à trouver des points communs entre l'Encyclopédie de Diderot au XVIII<sup>e</sup> siècle et Wikipédia...**

Jean-Yves Mollier: A priori, il y a effectivement beaucoup de différences, mais le rapport entre les deux, et même entre les trois si l'on considère le Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle de Pierre Larousse, c'est l'utopie. Deux utopies, en fait: la première est de considérer qu'on peut réunir tous les savoirs du monde, ce qui est naturellement impossible même en réunissant la meilleure équipe de savants; la deuxième est de croire que tous les lecteurs sont capables de lire et d'emmagasiner les articles qui vont leur être donnés. Les encyclopédistes, quelles que soient les époques, sont tous guidés par un projet utopique au sens philosophique et généreux du terme.

**Nous avons cependant, d'un côté, des projets rédigés par des savants triés sur le volet et, de l'autre, une encyclopédie participative...**

Ca, c'est une des idées anarchistes et libertaires des fondateurs du web. L'idée que chacun vaut l'autre, chacun a son lot de connaissances. Ce n'était pas vrai du tout ni à l'époque de Diderot, ni à celle de Pierre Larousse: l'un comme l'autre, entourés des équipes qu'ils avaient constituées, étaient persuadés que, à eux tous, ils détenaient tous les savoirs. Ils étaient certains que, s'ils demandaient à un paysan ou à un artisan de les rejoindre, lui n'aurait pas ces connaissances. Alors que, dans Internet en général et Wikipédia en particulier, il y a cette idée que tout le monde peut intervenir sur tous les sujets.

**Et que tout le monde peut rectifier les erreurs...**

Et, là-dessus, les administrateurs de Wikipédia sont très honnêtes. Ils ne sont pas là pour vérifier, mais ils publient très vite toute rectification qui leur est envoyée. A la différence des encyclopédies de papier, qui doivent attendre de publier un supplément pour compléter ou corriger une information, Wikipédia est sans cesse modifiée. C'a du bon. Mais il faut aussi faire attention au recul que l'on a par rapport à un événement. Qu'est-ce qui fait l'épaisseur d'un événement? Qui décide de l'épaisseur d'un événement? Il faut rester vigilant face à la manipulation. Prenons par exemple un fait historique comme l'affaire

Dreyfus. Si vous parlez à des historiens, 100% d'entre eux vont vous dire que Dreyfus était innocent. Si vous allez dans Internet, vous trouverez en grande majorité des thèses négationnistes sur le sujet. Car si, pour les premiers, le dossier est clos, les négationnistes, poussés par leur idéologie, eux, vont publier dans Internet, notamment dans une encyclopédie participative comme Wikipédia, en mal de garde-fous.

**Au final, selon vous, est-ce que l'information est de bonne qualité dans Wikipédia?**

Si on en croit ses propres auteurs, sur les 1,3 million d'articles en français disponibles, 2000 ont reçu un label de qualité. Comme je suis mauvaise langue, j'en conclus que 1,298 million n'ont pas reçu ce label... En clair, ça veut dire qu'ils reconnaissent eux-mêmes que tous les articles ne se valent pas. Il y a donc là une forme de contradiction. Il ne faut pourtant pas nier que Wikipédia est un formidable outil, une bonne première prise de contact avec un sujet, mais ça ne suffit pas. Il faut croiser les sources. D'où l'intérêt de la naissance d'autres encyclopédies participatives dans le web, celles-ci fermées. Depuis 2008, il existe, dans le site de la librairie Larousse, une encyclopédie contributive en accès libre, qui reprend l'idée de Pierre Larousse de semer à tous vents et de transmettre le savoir à tout l'univers, mais dont, contrairement à Wikipédia, tous les articles sont vérifiés avant publication.

**Pouvait-on faire confiance, les yeux fermés, aux encyclopédies de Diderot et de Larousse? Parce que, à l'époque, il était plus difficile de croiser les sources...**

Diderot a été soucieux de recruter les meilleurs collaborateurs. A 80%, les informations publiées dans cette encyclopédie du XVIII<sup>e</sup> siècle sont d'excellente qualité. Ce qui ne signifie pas qu'elle ne soit pas empreinte de subjectivité. On a affaire à des philosophes des Lumières, qui sont plutôt matérialistes, plutôt anticatholiques, qui sont contre les religions et contre les superstitions. Ils font des choix, ils ont une vision qui reflète leur propre idéologie. Mais, dès qu'ils sont sur le terrain de la science ou de l'analyse des métiers, ils se veulent des sortes d'ethnologues, donc des gens qui, très objectivement, rendent compte de l'état des connaissances et du savoir. Un siècle plus tard, avec Pierre Larousse, les choses ont bien changé. Le public a à sa disposition des dizaines de dictionnaires et d'encyclopédies. Il peut confronter les sources.

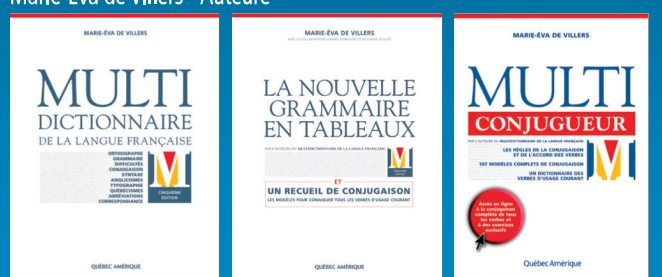
**Mais qui a le temps et les moyens de faire ça à l'époque?**

Bien sûr, on parle des savants et des gens qui ont beaucoup de loisirs, mais les journalistes, par exemple, les intellectuels peuvent vérifier l'information de Pierre Larousse. C'est une des grandes différences avec aujourd'hui. L'encyclopédie de Diderot s'est vendue à 24 000 exemplaires, Larousse à 130 000, alors qu'il y a des dizaines de millions de visiteurs dans Wikipédia. Nous ne sommes plus dans le même rapport et c'est bien sûr une des forces du web.

Collaboratrice  
Le Devoir

## QUÉBEC AMÉRIQUE: FIÈRE PARTENAIRE DE LA LANGUE DE CHEZ NOUS DEPUIS PLUS DE 35 ANS

Marie-Éva de Villers - Auteure



Le Multidictionnaire de la langue française  
5<sup>e</sup> édition

La Nouvelle Grammaire en tableaux  
5<sup>e</sup> édition

Le Multiconjugeur  
5<sup>e</sup> édition



Le Dictionnaire des synonymes et des antonymes  
Dupuis-Légaré-Therrien

Sous la direction de Jean-Claude Corbeil



Le Dictionnaire visuel

Le Mini Visuel

Le Dictionnaire visuel +

Le Dictionnaire bilingue illustré

QA International collectif

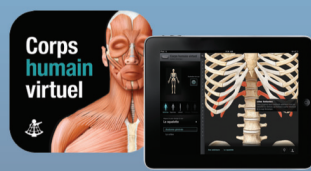
Avoir la langue dans sa poche prend un tout nouveau sens...



Multidictionnaire

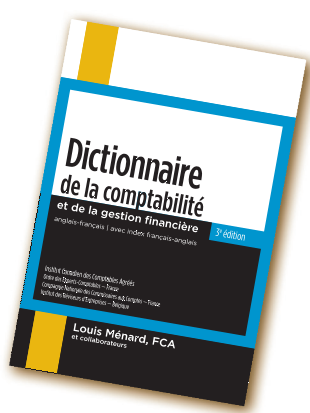


Visuel mobile



Corps humain virtuel

Québec Amérique  
www.quebec-amerique.com



## Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière

### Le mot juste au bout de vos doigts

Internet • DVD • papier (couverture rigide)

Visitez : [boutiqueCA.ca/DCGF](http://boutiqueCA.ca/DCGF)

boutiqueCA

CA Comptables agréés du Canada

## DICTIONNAIRES

## Et les mots aussi s'inscrivent dans le paysage numérique...

« La mutation des dictionnaires nous fait changer nous-mêmes »

Directrice du Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, Monique C. Cormier est la conceptrice de la Journée québécoise des dictionnaires. Pour la quatrième édition de l'événement, cette tête chercheuse invite ses conférenciers à discuter de la révolution numérique qui se déroule sous nos yeux. Sur le thème « Du papier au numérique: la mutation des dictionnaires », ce colloque international s'intéresse à la transformation du support, mais surtout du contenu, puis de nous-mêmes.

BENOIT ROSE

« Les dictionnaires m'ont toujours passionnée », admet la professeure Monique C. Cormier, responsable de la 4<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires. Elle est d'ailleurs spécialiste de l'histoire de ces ouvrages, particulièrement les versions bilingues anglais-français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

En mettant sur pied sa première édition en 2003, elle voulait d'abord sortir le savoir de l'Université. « La mission du professeur d'université, c'est bien sûr de faire des recherches, mais il a aussi un rôle de vulgarisateur à jouer auprès de ses concitoyens, croit-elle. Il doit transmettre ses résultats, ses connaissances. Ce que je voulais faire avant tout, c'était une activité de transfert des connaissances à partir d'un ouvrage connu, d'un objet qui concerne tout le monde. »

Elle a ainsi adapté pour le Québec un colloque international qui se tient annuellement en France, mais en lui insufflant davantage d'ouverture. Si la Journée des dictionnaires à la française s'adresse plutôt à des spécialistes de la lexicographie, la mouture locale de M<sup>me</sup> Cormier est un lieu où les discours des orateurs se veulent accessibles au grand public. Et quoi de mieux que la Grande Bibliothèque, sise boulevard de Maisonneuve, un endroit symbolique, pour accueillir cette nouvelle édition le 4 octobre prochain. L'écrivain argentin Alberto Manguel, auteur d'*Histoire de la lecture*, en sera le conférencier d'honneur.

## Les dictionnaires et nous

Si les deux premiers colloques, en 2003 et 2005, ont eu pour objets d'étude les dictionnaires Robert et Larousse, c'est d'abord parce qu'ils nous sont très familiers. « Tout français

qu'ils soient, ce sont les dictionnaires que les Québécois ouvrent le plus et, dans le cas du Larousse, depuis très longtemps, explique la professeure. Il fallait donc, pour la société québécoise, présenter et étudier la nature de ces dictionnaires et, entre autres, se demander en les ouvrant dans quelle mesure ils correspondent à des besoins de notre société nord-américaine. »

Puis, dans le cadre du 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec en 2008, elle a cru bon de montrer aux amoureux des lettres que l'effort de maîtriser la langue a toujours existé chez nous, depuis la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui. Ce souci historique a d'ailleurs revêtu toutes sortes de formes, de vocabulaires, de glossaires et de dictionnaires spécialisés et généraux. Soulignons que, la même année, cette femme enthousiaste a été nommée vice-doyenne à la Faculté des arts et des sciences de son université et élue membre du conseil d'administration de l'Association francophone pour le savoir (Acfas). L'année suivante, elle a reçu le prix Georges-Émile-Lapalme pour sa carrière remarquable.

## La révolution numérique

C'est donc après une pause bien méritée de quatre ans que sa Journée québécoise des dictionnaires reprend du service, avec au cœur de sa réflexion la révolution numérique actuelle, qui bouleverse tout sur son passage. « Le numérique n'est pas en train de modifier seulement le support, souligne la professeure, mais bien le contenu lui-même de l'information, sa présentation et le type d'exigences que nous aurons désormais. » C'est un sujet d'étude plus difficile à aborder, puisque cette transformation se déroule présentement et à grande vitesse. Nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements: il existe donc peu de spécialistes pour nous éclairer.

Au niveau du contenu, la chercheuse note qu'il est en train de se renouveler profondément. « On s'en va tout à fait vers autre chose. La diffusion du savoir devient beaucoup plus importante avec le dictionnaire numérique. Selon ce qui m'intéresse comme utilisateur, je peux aller chercher d'autres strates d'information. Je peux me limiter à l'article, au mot, mais, avec les hyperliens, je pourrai désormais avoir accès à la prononciation ou encore à un développement encyclopédique. En fait, le type d'information auquel on peut avoir accès est presque infini. »

Ce qui a pour effet de changer nos attentes.



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

L'intérêt de la 4<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires, selon Monique C. Cormier, est d'obtenir de nouvelles réponses de la part des conférenciers et de mieux saisir cette histoire en train de s'écrire.

« La mutation des dictionnaires nous fait changer nous-mêmes, car elle nous rend plus exigeants, par exemple pour la rapidité et l'exhaustivité de l'information à obtenir », observe-t-elle. Le site Wikipédia et des ouvrages encyclopédiques jadis difficiles d'accès, notamment parce que volumineux ou coûteux, prennent aujourd'hui place en ligne, et souvent gratuitement. Un plus pour les chercheurs et un autre pour la démocratisation des savoirs, mais aussi un repositionnement nécessaire pour les maisons d'édition. Comme les organes de presse, les éditeurs doivent aujourd'hui choisir un modèle commercial qui pourra à la fois assurer leur survie et satisfaire les consommateurs.

## Des questions et des réponses

Mille et une questions se posent par rapport à cette mutation, et M<sup>me</sup> Cormier est la première à se les poser. L'amoureuse des livres s'interroge sur la perte des sensations matérielles, des textures et donc sur cette personnalité des supports qui influence notre rapport à l'information. La chercheuse, elle, se demande si le principe des mises à jour fréquentes, qui constitue un avantage clair sur le papier, laissera un espace suffisant pour la conservation des anciens textes nu-

mériques, essentielle pour comprendre notre histoire linguistique. L'intérêt de la 4<sup>e</sup> Journée, selon elle, est justement de pouvoir obtenir de nouvelles réponses de la part des conférenciers, afin de mieux saisir cette histoire en train de s'écrire.

Parmi les invités appelés à s'exprimer, nous avons mentionné l'écrivain Alberto Manguel. « C'est quelqu'un qui a beaucoup réfléchi au livre et qui, de mon point de vue, est particulièrement intéressant, dit la responsable. Parce que c'est aussi l'avenir du livre qui se joue à l'heure actuelle. » Eric Brunelle, président de *Druide* informatique, soutiendra que le support fait le dictionnaire. Laurent Catach, des dictionnaires Le Robert, parlera des contenus éditoriaux des versions numériques. Une table ronde réunissant cinq personnes se penchera sur l'épineuse question des modèles commerciaux.

La 4<sup>e</sup> Journée québécoise des dictionnaires est dédiée aux professeurs Jean-Claude Boulanger et Claude Poirier, du Département de langues, linguistique et traduction de l'Université Laval, pour souligner leur apport considérable à l'avancement de la lexicographie.

Collaborateur  
Le Devoir

## Quel est le site Internet gouvernemental le plus fréquenté ?

Le Grand Dictionnaire terminologique fait peau neuve

Le Grand Dictionnaire terminologique, parainé par l'Office québécois de la langue française, fait peau neuve en proposant depuis quelques mois une toute nouvelle interface qui permet à l'utilisateur d'ici et d'ailleurs d'optimiser ses recherches sous diverses formes. Et tout cela, dans Internet.

THIERRY HAROUN

« Le Grand Dictionnaire terminologique, on l'appelle aussi le GDT, est un outil souple, très complet, qui est à la disposition des citoyens et des clientèles d'utilisateurs spécialisés. Le GDT inclut forcément la terminologie dans différentes catégories de la vie humaine, commerciale, industrielle, ainsi que dans les domaines de la recherche », note la présidente-directrice générale de l'Office québécois de la langue française (OQLF), Louise Marchand.

En quoi consiste le GDT? La documentation officielle nous indique que le GDT est une banque de fiches terminologiques rédigées par l'OQLF ou des partenaires de l'Office. Chaque fiche renseigne sur un concept lié à un domaine d'emploi spécialisé et présente les termes qui le désignent en français, en anglais et, parfois, dans d'autres langues.

Les termes qui désignent le concept sont classés par domaines d'emploi et sont souvent explicités au moyen d'une définition, de notes ou d'une illustration. Ainsi, on peut trouver dans le GDT les équivalents français de termes anglais ou espagnols, par exemple, ou vérifier le sens d'un terme appartenant au vocabulaire technique ou scientifique. « Le Grand Dictionnaire terminologique n'est donc pas un dictionnaire de langue usuelle, une grammaire ou un ouvrage portant sur les difficultés du français », prévient-on.

On soulignera de plus que, puisque l'OQLF est chargé d'orienter l'usage du français au Québec, les fiches qui portent la signature de l'Office sont présentées différemment des autres fiches du GDT. À ce titre, l'Office a recours à un code de couleurs et à des pictogrammes pour renseigner l'utilisateur sur l'acceptabilité des termes français consignés sur la fiche. Concrètement, le vert indique que le terme est privilégié, le jaune indique que le terme est à usage restreint et on aura compris que le rouge désigne un terme qui est déconseillé.

## En « vedette » cette semaine...

Lors des consultations effectuées dans le site Internet du GDT aux fins de cette recherche, trois fiches étaient « en vedette » ce jour-là. Ainsi, la fiche intitulée « plage urbaine » nous indique que ce terme fait partie des domaines de l'aménagement du territoire et du loisir. On y décline sa définition et on précise plus loin qu'il existe deux types de plage ur-

baine: celle constituée de sable et celle construite avec un matériau rigide comme du granule de caoutchouc ou du granite, pour empêcher l'accumulation de sable dans les espaces urbains environnants. Un crochet vert lui est accolé. Et, en anglais, on dit « urban beach » ou « urbeach ». Les autres termes « en vedette » étaient « grillage-moustiquaire » et « sentier polyvalent ». Des milliers et des milliers de fiches s'entrecroisent donc dans le site, et ce, dans tous les secteurs ou presque, de la mécanique à la plomberie en passant par l'habillement, la police, l'aéronautique, la pétrochimie, l'engagement, l'international ou l'alimentation.

## Histoire et nouveautés

Sur le plan historique, on rappellera que la Banque de terminologie du Québec est devenue le Grand Dictionnaire terminologique en 1997. Sa diffusion a évolué au fil du temps: accès par terminal pour abonnés de 1981 à 1995, cédérom de 1995 à 2001 et accès gratuit dans Internet depuis l'an 2000. Et une toute nouvelle interface a vu le jour en juin dernier. Qu'en est-il?

Outre l'ajout du concept de codes de couleur accolés aux termes, la nouvelle interface propose bien d'autres choses, comme la possibilité d'envoyer des fiches par courriel, note Danielle Turcotte, directrice générale adjointe des services linguistiques à l'OQLF. « On a ajouté un bouton sur la fiche qu'on voit apparaître à l'écran. L'utilisateur peut ainsi transférer la fiche telle quelle à un collègue, par exemple, avec qui il a eu une discussion pendant la journée. »

Il y a aussi la possibilité de faire une recherche par mots-clés dans les notes, renchérit Louise Marchand. « C'est très important, ça, parce qu'il arrive qu'on ne connaisse pas exactement le terme à l'endroit où on veut aller. Donc, cette recherche par mots-clés facilite beaucoup la tâche de l'utilisateur. » Quoi d'autre? Il y a, entre autres, la présence de données dans d'autres langues que le français et l'anglais, comme l'espagnol et le portugais, la possibilité d'effectuer une recherche dans toutes les langues à la fois ou dans une seule langue et la présence de filtres permettant de restreindre les résultats de la recherche. « Ce sont des changements qui sont à la fois techniques et esthétiques qu'on a apportés au GDT pour le rendre convivial et pour qu'il corresponde à la modernité du français », insiste Louise Marchand.

Tout cela est bien, mais se sert-on du GDT? « C'est le site [Internet] gouvernemental le plus utilisé, le plus fréquenté! », confirme M<sup>me</sup> Marchand, qui précise « qu'il y a eu 44 millions d'interrogations en 2010-2011 en provenance principalement des citoyens du Québec, mais aussi de l'ensemble des pays de la Francophonie ».

Collaborateur  
Le Devoir

**Chantal Bouchard**  
Méchante langue  
Le manque de prestige du français parlé au Québec expliqué

**Monique C. Cormier et J.-C. Boulanger** (dir.)  
Les dictionnaires de la langue française au Québec  
La croissance originale d'une langue européenne semée dans le Nouveau-Monde

**Marie-Éva de Villers**  
Profession lexicographe  
Le dictionnaire, radar de la langue, comme outil du lexicographe

**Georges L. Bastin et Monique C. Cormier** (dir.)  
Profession traducteur  
Travailler la matière même des langues vivantes

**Monique C. Cormier et Aline Francœur** (dir.)  
Les dictionnaires Larousse  
« Instruire tout le monde sur toutes choses » – Pierre Larousse

**Monique C. Cormier, Aline Francœur et J.-C. Boulanger** (dir.)  
Les dictionnaires Le Robert  
Une œuvre lexicographique à la fois monumentale et familière

**TÉLÉCHARGEZ GRATUITEMENT**  
un des 17 titres de la collection « Profession »  
[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

Les Presses de l'Université de Montréal

## DICTIONNAIRES

PÉDAGOGIE

## « Le dictionnaire unique ne suffit pas ! »

Le numérique est l'avenir du dictionnaire

Pour Pascale Lefrançois, des dictionnaires, plus il y en a, mieux on se porte. Des gros, des petits, des multis et... des numériques! La première application à installer sur le iPad tout neuf d'un élève? Un dictionnaire numérique, plaide l'ancienne championne en orthographe devenue professeure et chercheuse.

AMÉLIE DAOUST-BOISVERT

Non, le dictionnaire numérique ne menace pas l'apprentissage du français, dit la vice-doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Dès le début du primaire, les petits élèves devraient pouvoir utiliser des dictionnaires numériques tout en apprenant à fouiller de leurs petits doigts dans les imposantes versions en papier, selon Pascale Lefrançois. « Personnellement, je suis du genre à donner accès à tout ce qui est possible, mais pas à autrui, résume-t-elle. Quand je veux évaluer l'élève, il peut aller fouiller dans le dictionnaire, mais pas demander à son meilleur ami ! »

Et cela inclut les versions numériques du livre. « Je suis une grandeoureuse des dictionnaires. Les numériques s'imposent, mais, malheureusement, ce n'est pas encore aussi vrai dans les écoles, explique-t-elle. Je suis certaine que vous les utilisez, et moi aussi. Tous ceux qui travaillent avec un ordinateur les utilisent. Mais un élève qui doit écrire une production écrite n'a pas le droit de le faire avec le dictionnaire électronique. Il peut en utiliser un toute l'année, mais il n'y a pas droit à l'examen ! »

Elle ne condamne pas le ministère de l'Éducation — difficile, le virage numérique — mais elle estime que l'école traverse une phase de

transition où dictionnaires en papier et virtuel doivent se côtoyer sur les pupitres.

Celle qui a remporté il y a plus de 20 ans le Championnat du monde en orthographe, à Paris, réfute la croyance que les dictionnaires rendent « paresseux » et qu'il faille les interdire pour réellement évaluer un élève. « Ceux qui vont le plus dans le dictionnaire, ce sont les forts, qui en ont le moins besoin ! Ce n'est pas vrai qu'ils trouvent les réponses dans le dictionnaire sans apprendre. Ceux qui, au contraire, ont des lacunes n'ont pas le réflexe d'aller vérifier ou ne trouvent pas ce qu'ils souhaitent dans le dictionnaire. »

Elle croit que, loin de rendre la rédaction simpliste, le dictionnaire numérique jouit de plusieurs avantages sur la version en papier. Il pourrait même réduire le fossé entre les forts et les faibles. « Par exemple, un élève qui ne sait pas que le mot "horloge" débute par un "h" va trouver le mot quand même dans un dictionnaire numérique. Pas dans un dictionnaire de papier. » Une fois qu'il a cette information en tête, parions qu'il s'en souviendra la prochaine fois que ce mot se présentera. « On a le potentiel d'aider davantage les faibles à utiliser le dictionnaire », selon M<sup>me</sup> Lefrançois.

Elle-même élevée dans une maison où on trouvait un dictionnaire à chaque étage, elle est une grande utilisatrice des ouvrages numériques tels Antidote. Pas tant pour la fonction de correcteur que parce que « c'est un dictionnaire extraordinaire que les gens ne connaissent pas assez à mon goût. Avec les hyperliens, on a un potentiel que le papier n'offre pas. Les enseignants gagneraient à savoir le faire connaître à leurs élèves ! »

En classe, les enseignants ont trois choix à faire. D'abord: quel produit? Ensuite, sur quel support — ordinateur, tablette, tableau blanc interactif? Et finalement, avec quelle approche



Pascale Lefrançois croit que le dictionnaire numérique pourrait réduire le fossé entre les forts et les faibles.

pédagogique? « On a beau avoir des iPad tout neufs avec Antidote, ce n'est pas garanti que les enseignants vont amener les élèves à les utiliser comme il faut ! » C'est ce qu'elle s'évertue à apprendre aux futurs enseignants formés à l'Université de Montréal.

Elle ajoute que les professeurs ont le devoir de présenter toute une variété de livres de référence en classe. « Le dictionnaire unique ne suffit pas ! » De papier ou virtuel.

## Dès le primaire

Dès la première année, on peut plonger les enfants dans l'univers des dictionnaires numériques. « On peut travailler le sens des mots, ap-

prendre le genre, les sens multiples. Ce sont des fonctions qu'on peut enseigner très tôt. »

Pas nécessaire de mettre un Petit Robert de papier entre leurs mains avant sa version numérique. En fait, propose M<sup>me</sup> Lefrançois, pourquoi ne pas faire le contraire? « On voit des enfants de deux ans jouer avec un iPad, peut-être que ça les attire davantage, le numérique, pour ensuite les amener vers le papier. Il ne faut pas non plus jeter les dictionnaires de papier. L'électronique est rapide, mais, quand on veut creuser un sujet, le papier est encore précieux. Par exemple, les thésaurus, les encyclopédies, l'étymologie, les citations, ce sont des dictionnaires qu'on utilise moins souvent, mais pour réfléchir davantage. Il ne faudrait pas perdre cette richesse. »

D'ailleurs, elle croit que les maisons d'édition tardent un peu à développer, à l'instar de ce qui est offert sur papier glacé et multicolore, des dictionnaires numériques jeunesse. « Sans sacrifier l'information, ça pourrait être plus ludique et plus attrayant », dit-elle.

Jeune, Pascale Lefrançois feuilletait le dictionnaire avec plaisir, découvrant des mots jamais utilisés, des mots rares qui devenaient des amis familiers. « C'était un moyen amusant de me promener dans la langue », raconte-t-elle. Aujourd'hui, elle estime que le numérique est appelé à prendre de plus en plus de place. « Peut-être que la génération montante ne connaîtra pas ce plaisir-là, mais la navigation dans un dictionnaire de papier est différente. La promenade numérique va se faire autrement. Mais, au bout du compte, c'est encore la même langue ! Le dictionnaire numérique est pratique, alors que le papier me donne un plaisir différent. Quand on aime les dictionnaires, on les aime tous ! »

Collaboratrice  
Le Devoir



MARIO TAMA AGENCE FRANCE-PRESSE

Chaque version des dictionnaires numériques a des applications qui lui sont propres selon le support.

## SUPPORTS

## Un numérique! Lequel?

« Il faut s'adapter à chaque plateforme »

L'abondance de supports informatiques tend à rendre difficile la compatibilité entre les dictionnaires numériques et les nombreuses plateformes. Les supports, mobiles ou non, sont-ils adaptés aux dictionnaires? Ou est-ce plutôt l'inverse et les dictionnaires doivent-ils être spécialement adaptés à chaque support? Y a-t-il une version pour chaque plateforme ou une version générale suffit-elle? Internet y trouve-t-il sa place? Pour répondre à ces nombreuses questions, Le Devoir a rencontré Éric Brunelle, président et cofondateur de Druide informatique, une entreprise québécoise spécialisée dans l'édition et la distribution de logiciels.

JACINTHE LEBLANC

À ce jour, il y a trois types de support sur lesquels il est

possible d'avoir un dictionnaire numérique: mobile, ardoise et bureau. Le mobile, ce sont les téléphones intelligents. L'ardoise, c'est la tablette informatique. Quant au bureau, il s'agit de postes de travail plus traditionnels, comme le portable ou l'ordinateur de bureau.

A savoir si les différents supports sont bien adaptés aux dictionnaires numériques, Éric Brunelle répond par l'affirmative.

Pour les mobiles, par exemple, leur écran est suffisamment grand « pour afficher de l'information comme des définitions d'un dictionnaire ». Lorsque le téléphone intelligent a fait son apparition, M. Brunelle se rappelle que, chez Druide informatique, il a fallu refaire l'interface des dictionnaires numériques. « Le concept de multiples fenêtres [n'existe pas] sur un téléphone. Il y en a seulement une à la fois, explique-t-il. On glisse. Il n'y a pas de menu, on touche. Il n'y a pas de souris pour aller passer par-dessus un élément. Donc, il y a beaucoup de concepts de base qu'on tenait pour acquis », concepts qui ont été repensés par la suite. L'information est aussi présentée différemment selon le support utilisé.

Pour Antidote, logiciel créé par Druide informatique et

regroupant dictionnaires, guides et correcteur, l'idée générale, c'est d'avoir un tronc commun. A partir de ce tronc commun se trouvent des branches ou des applications particulières « et ces branches dépendent du média, complète M. Brunelle. Comment le média est utilisé, la place qu'on a pour le réaliser. La puissance aussi. »

## Adaptation, réadaptation

Année après année, la technologie se raffine et les entreprises mettent sur le marché de nouveaux gadgets. Tant que la logique derrière l'appareil ne change pas drastiquement, les adaptations à apporter aux dictionnaires numériques sont de simples formalités. Le support a beau changer, « mais, essentiellement, l'information est la même. L'information est seulement présentée différemment, accessible différemment », précise-t-il.

Toutefois, chaque version des dictionnaires numériques a des applications qui lui sont propres selon le support. Par exemple, Antidote offre un historique de chaque mot avec une ligne du temps qui défille à l'horizontale. Pour un téléphone cellulaire, « c'est assez complexe à afficher », mais pas pour les versions ardoise ou bureau, puisque l'écran est plus grand. Le mobile n'a alors pas cette option.

L'équipe de Druide informatique essaie donc d'imaginer comment les gens se servent des objets afin de rendre les dictionnaires numériques les plus utiles et les plus efficaces possibles. « Un téléphone, on porte ça dans sa poche. On en a besoin de façon rapide, précise. À l'inverse, une tablette, c'est plus quelque chose où on est assis. On a plus le temps, on consulte de l'infor-

mation. Et donc on en a un petit peu plus », mentionne-t-il.

Pour diverses raisons, le web n'est pas encore prêt à servir de pivot pour les dictionnaires numériques. Certes, il y en a, mais la puissance de l'interface est plus limitée dans Internet et le visuel pourrait être amélioré. L'équipe de Druide informatique a songé à rendre disponibles ses produits via Internet pour, par exemple, les plateformes mobiles.

Elle n'est toutefois pas allée en ce sens parce que « ce que ça fait, c'est que ça donne une version universelle, mais ça fait aussi une version moins bien adaptée », explique le président de l'entreprise. En général, ce qu'on a vu, si les gens ont le choix entre la version web et une version native, presque toujours ils vont préférer la version native. « Native », ça veut dire l'application locale installée sur le téléphone ou la tablette versus la version web. »

## Au service du public

« De chaque plateforme, il faut s'adapter, soutient-il. Ça, c'est très important. Si on ne le fait pas, les gens les repèrent vite, les moutons noirs qui ont l'air du passé. » Pour savoir à quels supports et quelles versions de ceux-ci les dictionnaires numériques doivent être adaptés, Éric Brunelle et son équipe se fient à la demande du public et aux tendances. « On ne peut pas tout supporter, mais ça vient avec la demande. Ça évolue dans le temps aussi. Il y en a qui étaient très demandés et, tout à coup, ils sont oubliés. Et des nouveaux qui surgissent à un moment donné », conclut-il.

Collaboratrice  
Le Devoir

PARCE QUE  
**j'aime**  
LE SAVOIR

- J'appuie la communauté scientifique
- Je soutiens la relève en recherche
- Je participe au dialogue science et société

**J'adhère à l'Acfas**

Pour en savoir plus sur les bénéfices et privilèges de l'adhésion, visitez [www.acfas.ca](http://www.acfas.ca)



LA LANGUE FRANÇAISE,  
NOTRE DIFFÉRENCE,  
NOTRE RÉFÉRENCE

LE ROBERT

## DICTIONNAIRES

DONNÉES SCIENTIFIQUES

## La révolution !

« Le libre accès est un gain pour la collectivité »

Les données scientifiques sont de plus en plus accessibles gratuitement en ligne. Avec les avantages et les défis que cela engendre pour la communauté scientifique. Geneviève Tanguay, vice-rectrice de l'Université de Montréal, en témoigne.

MARTINE LETARTE

Le libre accès aux données scientifiques nécessite la création et le financement d'infrastructures de diffusion et d'archivage d'énormes bases de données. En contrepartie, le web représente une chance inouïe pour les chercheurs de partager leurs découvertes avec la communauté scientifique mondiale ainsi qu'avec monsieur et madame Tout-le-monde.

Il n'y a pas si longtemps, un chercheur en sociologie, par exemple, se limitait souvent à diffuser ses résultats de recherche dans une revue scientifique spécialisée qui est distribuée localement. « Avec le libre accès aux données scientifiques en ligne, la diffusion des travaux des chercheurs est internationale. C'est un gain pour la collectivité », affirme Geneviève Tanguay, vice-rectrice à la recherche, à la création et à l'innovation de l'Université de Montréal.

Les jeunes chercheurs peuvent aussi profiter rapidement d'un rayonnement international, puisque, de plus en plus, les thèses de doctorat et les mémoires de maîtrise sont diffusés en ligne par les universités.

La question du libre accès aux données scientifiques n'est pas étrangère à celle du financement de la recherche. « Les recherches sont financées d'abord et avant tout par des fonds publics. Plusieurs disent donc, notamment au Royaume-Uni, qu'il est très important de redonner à la collectivité en assurant une plus grande diffusion possible des résultats. D'ailleurs, ici aussi, plusieurs organismes subventionnaires demandent aux chercheurs de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour rendre accessibles les résultats de leurs travaux », affirme M<sup>me</sup> Tanguay, qui était auparavant sous-ministre adjointe de la Recherche, de l'Innovation et de la Science et société au ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation du Québec.

D'autres sont inquiets des contrecoups que peut avoir cette diffusion à grande échelle. « Il peut y avoir du plagiat ou, encore, certains peuvent vouloir utiliser les résultats de recherche à mauvais escient. Il faut faire attention », affirme Geneviève Tanguay.

La question de la commercialisation se pose aussi dans certains cas. « Par exemple, dans le domaine des biotechnologies. Si on découvre un médicament pour un cancer donné, les chercheurs peuvent attendre d'avoir leurs brevets avant de publier. Ils protègent leurs arrières », explique M<sup>me</sup> Tanguay, qui a fait son doctorat à l'Université McGill en parasitologie, la science qui étudie les organismes parasites.

Le libre accès aux données dans Internet donne aussi des maux de tête aux dirigeants des grandes revues scientifiques. « Auparavant, les revues étaient vendues et c'est ainsi qu'elles se finançaient, indique M<sup>me</sup> Tanguay. Maintenant que l'accès est de plus en plus libre, ces revues doivent trouver des moyens de se financer. On voit toutes sortes de choses se dessiner. Certains éditeurs demandent aux chercheurs de payer pour être publiés. Certains facturent un montant par page. »

## Pour le grand public

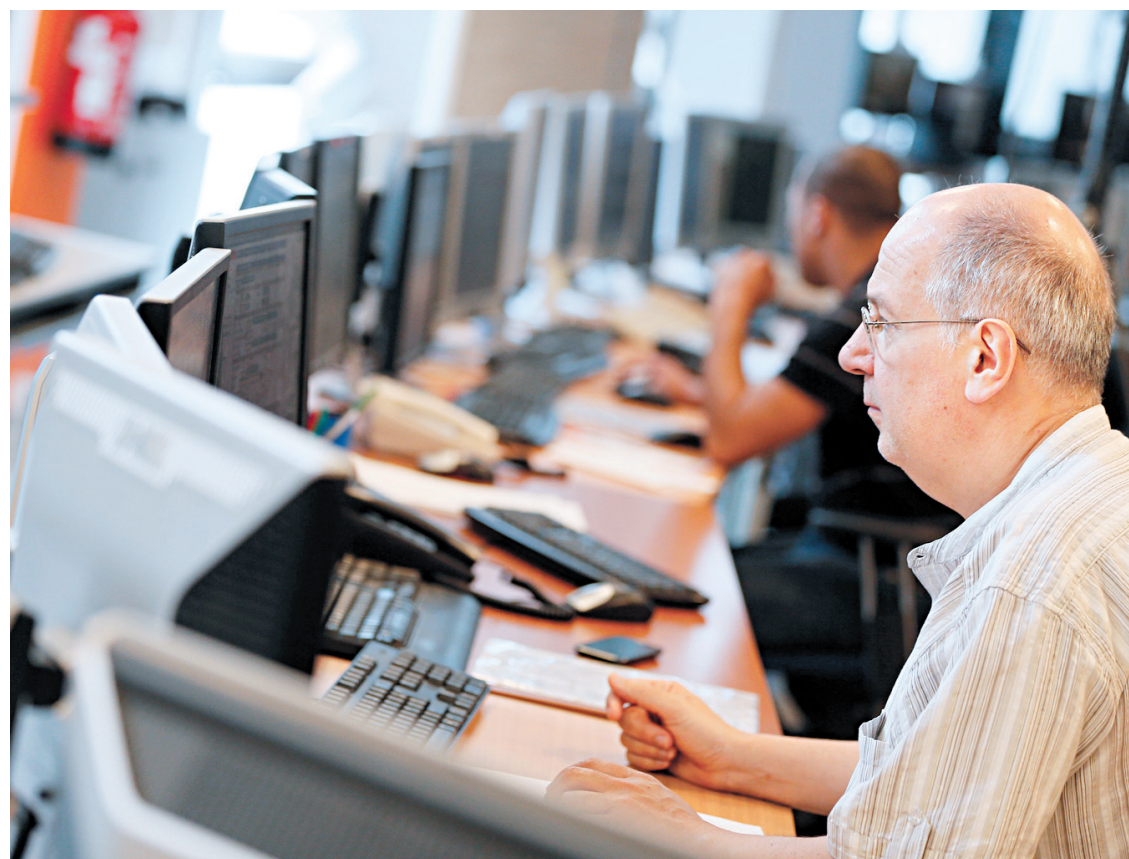
Pour la société en général, le libre accès aux données scientifiques grâce au numérique n'est ni plus ni moins que révolutionnaire. Toutefois, « libre accès aux données scientifiques » ne signifie pas « vulgarisation ».

« L'objectif des publications scientifiques, qu'elles soient accessibles librement ou non, demeure le même : diffuser l'information la plus juste possible, revue par des pairs pour s'assurer d'une méthodologie sans faille », précise Geneviève Tanguay.

Par contre, grâce au web, les scientifiques et les citoyens trouvent des façons d'échanger et même de collaborer. « On ne peut pas passer sous silence le phénomène Wikipédia, affirme la vice-rectrice. Il faut se rappeler que la première édition du dictionnaire d'Oxford a pris 70 ans à être réalisée. Cela a été un travail de moins de rassembler tous les contributeurs. Wikipédia a été fait en très peu de temps. Vous me direz que ce n'est pas la même rigueur d'information, mais on est tout de même étonné de voir que ce qui s'y retrouve demeure généralement assez exact. »

Mais Wikipédia n'est pas alimentée nécessairement par des rédacteurs encyclopédiques. « Plusieurs collaborateurs détiennent un doctorat, mais il reste que c'est vraiment le travail d'une communauté grouillante, précise M<sup>me</sup> Tanguay. De plus, Wikipédia est maintenant traduit dans 285 langues. C'est un accomplissement extraordinaire. »

Elle donne aussi l'exemple de Tela Botanica. Ce réseau de la botanique francophone compte plus de 18000 personnes inscrites qui sont des botanistes et des amateurs de botanique présents dans différentes régions du monde. « Professionnels, chercheurs, amateurs : tous s'y mettent pour dénicher des plantes. Chacun contribue à la base de données et la consulte. Au fil du temps, ces masses d'information deviennent un véritable patrimoine. Ces bases de données sont même complémentaires par rapport aux collections muséales », affirme M<sup>me</sup> Tanguay.



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

Pour la société en général, le libre accès aux données scientifiques grâce au numérique n'est ni plus ni moins que révolutionnaire.

Un exemple de partenariat important en matière de diffusion numérique de publications savantes dans les domaines de la culture, des sciences humaines et sociales est la plateforme Érudit. Créée par le consortium formé par l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal, elle offre un seul point d'accès à près de 150 éditeurs canadiens universitaires et culturels.

« Si chaque université avait développé sa propre plateforme, les coûts auraient été plus importants pour chacune, affirme Geneviève Tanguay. Se regrouper constitue un grand avantage. »

## Besoin d'infrastructures

Rapidement, on frappe par contre le défi des infrastructures. « Il faut s'assurer de continuer à développer et à soutenir ces grandes bases de données. Il y a toujours une question de sous derrière ces enjeux. Par exemple, on peut envisager des partenariats solides pour maintenir ces bases de données », affirme Geneviève Tanguay.

Collaboratrice  
Le Devoir

# GUÉRIN DICTIONNAIRES

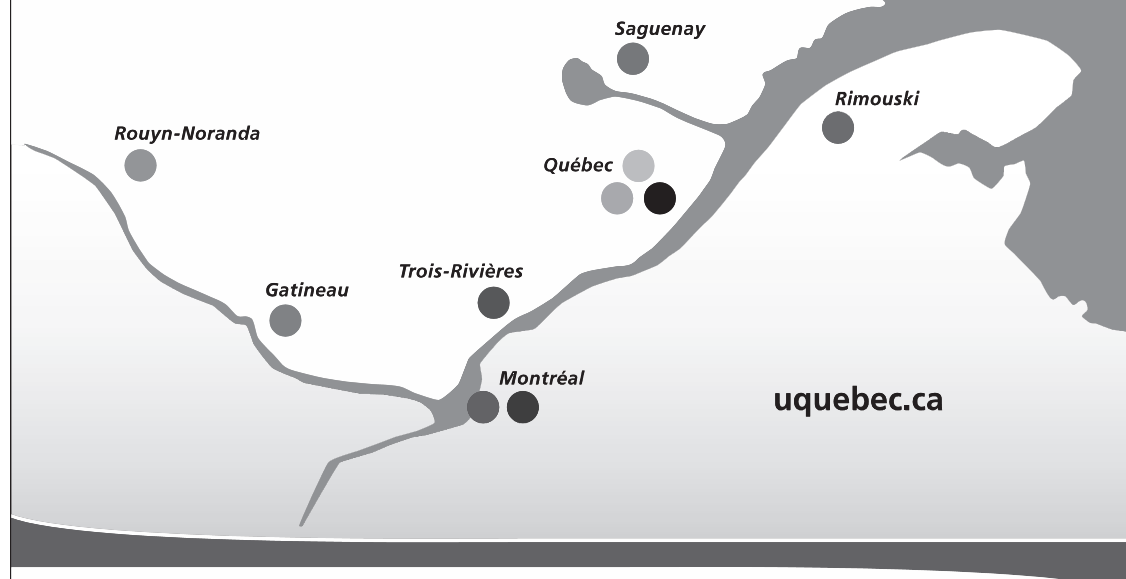
Parce qu'on a le français à cœur

<p><b>LE BREVIS DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE AVEC BRÈVES DÉFINITIONS</b> Nathalie Elliott Ouvrage de consultation de tous les instants. (1440 pages) 35\$</p>	<p><b>LE GRAND DICTIONNAIRE DES COOCCURRENCES</b> Beauchesne<sup>†</sup> et filles Version révisée, augmentée et mise à jour du Dictionnaire des cooccurrences. (800 pages) 57,75\$</p>	<p><b>DICTIONNAIRE DE L'ÉCRIVAIN EN HERBE</b> Jacques Beauchesne<sup>†</sup> Pour les élèves du primaire et toutes les personnes qui vivent l'appel de l'écriture. (192 pages) 16,55\$</p>
<p><b>DICTIONNAIRE DES TERMES GÉOGRAPHIQUES CONTEMPORAINS</b> Raoul Etongué Mayer Yann Roche 2<sup>e</sup> édition (384 pages) 63,20\$</p>	<p><b>DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE ET HISTORIQUE DES PATRIOTES 1837-1838</b> Alain Messier L'auteur révèle les traces de plus de 5000 patriotes. (608 pages) 38,20\$</p>	<p><b>DICTIONNAIRE DES PENSEURS PÉDAGOGIQUES</b> Marc-Aimé Guérin Au-delà de 500 penseurs pédagogiques vous attendent dans cet ouvrage. (372 pages) 35,70\$</p>

514 842-3481 • www.guerin-editeur.qc.ca

10 établissements  
universitaires  
regroupés en réseau

- plus de 234 millions de dollars en subventions et contrats de recherche
- 750 programmes de 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles
- 92 000 étudiants répartis dans les universités, écoles et institut



- Université du Québec à Montréal
- Université du Québec à Trois-Rivières
- Université du Québec à Chicoutimi
- Université du Québec à Rimouski
- Université du Québec en Outaouais
- Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue
- Institut national de la recherche scientifique
- École nationale d'administration publique
- École de technologie supérieure
- Télé-université

DICTIONNAIRE DE LA  
LANGUE FRANÇAISE

Le français vu du Québec

Le premier DICTIONNAIRE en ligne complet, vivant et facile à consulter qui reflète les réalités québécoises et nord-américaines, tout en assurant les liens avec le reste de la francophonie.

Découvrez gratuitement ce nouveau dictionnaire en ligne.

60 000 mots traités  
5500 tableaux de conjugaison  
37 000 citations

franqus.ca

## DICTIONNAIRES

LE FRANQUS

## Et 60 000 mots sont mis en ligne...

« Il était temps de se donner un dictionnaire qui reflétât les réalités d'ici »

La première version complète du dictionnaire Franqus est maintenant en ligne en mode d'essai. Ce sont donc plus de 60 000 mots qui y sont traités, dont notamment 10 000 mots qui sont propres ou qui ont un sens particulier au Québec.

PIERRE VALLÉE

Ce projet de dictionnaire qu'est le Franqus a été réalisé sous la direction d'une équipe de chercheurs du Département des lettres et des communications de l'Université de Sherbrooke. La professeure Hélène Cagolet-Laganière, l'actuelle directrice, et le professeur Pierre Martel, aujourd'hui à la retraite, en ont assumé la direction éditoriale. La professeure Chantal-Edith Masson en a assumé la direction informatique. « Nous avons aussi pu compter sur la collaboration de nombreux chercheurs, souligne Hélène Cagolet-Laganière, dont des chercheurs de l'Université Laval, de l'Université de Montréal, de l'UQAM, mais aussi de l'Université de Moncton ainsi que de l'Université d'Ottawa. »

À l'image du Québec

Rappelons que le dictionnaire Franqus, dont l'acronyme vient de l'expression « français québécois d'usage standard », est le premier dic-

tionnaire du français usuel à ne pas avoir été élaboré en France. « Il était temps de se donner un dictionnaire qui reflétât les réalités d'ici. Il vient en quelque sorte légitimer l'usage et le sens des mots que nous utilisons au Québec. Par contre, on ne voulait pas non plus couper tous liens avec le reste de Francophonie et en particulier avec la France. »

C'est la raison pour laquelle le Franqus ne se limite pas aux seuls québécismes ou néologismes québécois mais contient aussi tous les mots du français usuel qu'on peut retrouver dans des dictionnaires comme *Le Petit Robert*. C'est plutôt l'approche ici qui distingue le Franqus. « Toutes les définitions sont de notre cru, nous n'avons rien emprunté aux autres dictionnaires. De même, les citations que nous donnons en exemple proviennent en très grande majorité d'auteurs québécois. »

De plus, le Franqus met l'accent, lorsque cela est de mise, sur l'usage québécois du mot. « S'il s'agit d'un mot dont l'usage et la définition sont identiques au Québec comme en France, l'inscription du mot sera neutre. Par contre, si l'usage et la définition sont différents, on indiquera l'usage et la définition qu'on en fait au Québec ainsi que l'usage et la définition en France. »

Ainsi, à l'entrée du mot « bleuet », on trouvera la définition française, celle d'une petite fleur bleue, mais aussi la définition québécoise, celle du petit fruit. On va même plus loin en indiquant qu'il s'agit aussi du sobriquet donné aux habitants du Saguenay-Lac-Saint-Jean. « De plus, on trouvera même les noms en usage en France qui désignent le petit fruit, comme « airelle » ou « myrtille ». »

En version informatique

Si le dictionnaire Franqus paraît en premier en version électronique, c'est d'abord qu'il a été conçu ainsi.

« La version électronique permet énormément de souplesse et nous donne la possibilité de le mettre à jour presque instantanément. Par exemple, on a dû récemment rajouter le mot « caquiste ». Cela donne un dictionnaire qui est en quelque sorte vivant. De plus, comme le dictionnaire est informatisé, il n'y a pas la limite imposée par le format en papier. Ainsi, nous disposons de tout l'espace nécessaire pour nuancer. »

On a aussi consacré beaucoup d'efforts au développement de logiciels qui servent au fonctionnement du dictionnaire, afin qu'il soit le plus convivial possible. « Par exemple, si quelqu'un fait une erreur

dans l'orthographe du mot qu'il cherche, le dictionnaire lui fera des propositions. On a voulu que le dictionnaire soit vraiment accessible à tous. »

De plus, le dictionnaire électronique est conçu de façon que l'utilisateur puisse y fureter à sa guise, chaque entrée contenant une série de liens. Si on reprend l'exemple du mot « bleuet », on y trouve aussi le mot « myrtille ». Un simple clic sur le mot « myrtille » mènera l'utilisateur à l'entrée « myrtille », et ainsi de suite.

À valeur ajoutée

La version électronique a aussi permis la mise en place d'un dictionnaire à valeur ajoutée. « En plus des définitions et des citations qui servent d'exemples, les entrées contiennent aussi certaines informations jugées pertinentes à la bonne compréhension. Par exemple, au mot « common law », on indique que ce type de droit existe dans les pays de tradition britannique, comme le Canada, mais qu'au Québec le droit privé échappe au common law puisqu'il est régi par le Code civil. » De plus, certaines entrées renvoient à des articles thématiques plus étoffés. De même, les auteurs cités ont droit à une mention biographique.

En somme, ce dictionnaire se veut le plus complet possible. A titre d'exemple, jetons un coup d'œil sur l'entrée du verbe « faire ». Non seulement y trouve-t-on toutes les défini-



MANU FERNANDEZ LA PRESSE CANADIENNE

Les chercheurs qui ont développé Franqus ont consacré beaucoup d'efforts aux logiciels qui servent au fonctionnement du dictionnaire, afin qu'il soit le plus convivial possible.

tions possibles du verbe « faire », mais aussi une liste de toutes les expressions et les constructions utilisant le verbe « faire ». On y trouvera aussi une liste des anglicismes critiqués du verbe « faire » ainsi qu'un tableau de conjugaison. « On voulait non seulement donner à l'utilisateur une définition complète du mot recherché, mais aussi les outils nécessaires pour bien l'employer. »

Les curieux et les amoureux du français en usage au Québec

pourront s'inscrire à la version d'essai du dictionnaire Franqus en allant à l'adresse Internet suivante : <http://franqus.ca/dictio>. L'inscription à la version d'essai est gratuite. Une fois la période d'essai terminée, le dictionnaire sera ensuite vendu aux utilisateurs sous forme de licence. « Nous n'avons pas encore déterminé le prix, mais il sera très concurrentiel. »

Collaborateur  
Le Devoir

QUÉBEC AMÉRIQUE

## En 1986, le Visuel

« Maintenant, on a l'application pour iPhone »

On rêvait d'un dictionnaire nous permettant d'associer une image et un mot. Une idée simplissime, mais à laquelle personne n'avait pensé avant 1986, année où naît la première mouture du *Dictionnaire Visuel*. Vingt-cinq ans et trois éditions plus tard, allons voir comment Québec Amérique trouve encore le moyen d'innover.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

« Pendant quatre ans, terminologues, linguistes, chercheurs, documentalistes, traducteurs et illustrateurs, sous la direction de l'éminent terminologue et linguiste Jean-

Claude Corbeil, ont mis au point cet outil simple et précis. » Voilà ce qu'on pouvait lire, sous la plume de Jacques Fortin, fondateur des éditions Québec Amérique, en guise d'introduction à cette première édition du dictionnaire thématique visuel en 1986.

« La technologie à l'époque ne permettait pas de soutenir ce genre de démarche. C'était un travail extrêmement fastidieux, on parle de faire des collages pour positionner à la main les termes autour des illustrations », rappelle Myriam C. Belzile, éditrice et adjointe à la direction des éditions, qui se fait aujourd'hui la porte-parole de Québec Amérique pour cette entrevue.

On imagine aisément la somme de travail que pouvait

représenter une édition de ce type. De plus, la tâche se multipliait puisque, dès ses débuts, le *Dictionnaire visuel* s'est publié en plusieurs langues. D'ailleurs, le concept même de cet ouvrage est bilingue, sinon multilingue : « Un outil de référence comme celui-là comporte plusieurs domaines techniques dans lesquels on retrouve beaucoup de vocabulaire anglais. On propose des équivalences de mots en usage dans les différentes langues de l'édition, plutôt que de simples traductions », explique M<sup>me</sup> Belzile.

Recherche

Pour cette immense recherche, Jean-Claude Corbeil a travaillé avec toute une équipe de terminologues et a été honoré par l'attribution de la médaille Georges-Émile-Lapalme pour sa contribution au rayonnement de la langue française. Depuis, chaque mise à jour du dictionnaire nécessite des recherches terminologiques et chaque ajout de terme résulte de la consulta-

tion de références fiables dans chacun des domaines. Par chance, pour la seconde édition du *Visuel* en 1992, les bases de données et l'infographie sont venues grandement aider les auteurs.

Quand on entreprend la publication d'une nouvelle version d'un dictionnaire, les modifications sont généralement nombreuses. Entre la troisième édition et la quatrième, ce sont 5000 entrées et 2000 illustrations qui ont été ajoutées. Les sujets changent selon les époques : « Dans certains domaines, on doit faire des mises à jour, on pense aux vêtements par exemple, il y a aussi des domaines qui suscitent plus d'intérêt, comme la bureautique, dont les termes, qui étaient auparavant réservés aux spécialistes, sont aujourd'hui utilisés par tous », cite en exemple Myriam C. Belzile.

Si le *Visuel* se veut un ouvrage grand public, on doit nécessairement y aborder des sujets plus techniques, puisque

ceux-ci finissent toujours par faire leur apparition dans le langage quotidien : « Par exemple, dans notre toute dernière édition, on va aborder le sujet de l'extraction des gaz de schiste et celui des sables bitumineux. Les termes utilisés dans ces domaines font partie aujourd'hui de notre réalité quotidienne. C'est très rare que les références sur ces sujets soient exprimées en images, ce qui fait qu'un terme, même s'il est très technique, peut être compris, parce que l'image est une définition on ne peut plus claire », ajoute M<sup>me</sup> Belzile.

Mises à jour

Dans la plus récente édition du *Visuel*, le lecteur remarquera de grandes mises à jour. Celles-ci sont rendues possibles grâce à certains ouvrages développés par Québec Amérique dans les dernières années : l'*Encyclopédie visuelle des aliments* et l'*Encyclopédie familiale de la santé*. Dans ces deux ouvrages, « on a fait un investissement majeur au niveau du contenu visuel pour développer une nouvelle imagerie de l'anatomie humaine à l'intérieur du corps. Même chose au niveau des aliments et des animaux. On va toujours faire bénéficier le *Dictionnaire visuel des avancées qu'on fait dans les différents domaines* », explique M<sup>me</sup> Belzile.

C'est très spectaculaire de voir l'évolution des illustrations contenues dans le *Visuel*. Dans tous ces ouvrages et depuis la toute première édition, on privilégie le dessin à la photo : « L'illustration qu'on a en 2011 est pourtant toujours aussi schématique que celle de 1992 et, si on compare avec une photo, l'information y est plus intelligible. Dans le schéma de la coupe du cœur, l'illustration permet d'effacer les détails accessoires qui ne sont pas pertinents à la compréhension du muscle cardiaque, pour ne garder que l'essentiel. On conserve une clarté qu'on ne peut avoir avec une photo. »

Refonte

Grâce aux commentaires des lecteurs laissés dans le site web du *Visuel*, l'édition 2011 a bénéficié d'une vaste refonte inspirée des besoins des utilisateurs. Pour cette quatrième édition, on a revu

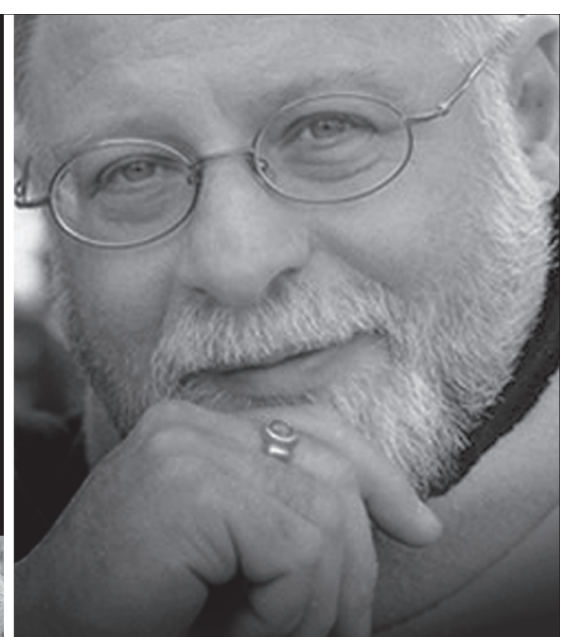
de fond en comble la structure même de l'ouvrage, où on retrouve maintenant 18 thèmes au lieu de 17 : « La bureautique a dorénavant son propre thème, ce qui nous a permis d'expliquer les différents types de baladeurs numériques, de présenter les tableaux blancs interactifs et les tablettes tactiles en les regroupant par famille », précise Myriam C. Belzile.

Il y a aujourd'hui deux éditions du *Visuel* : le *Dictionnaire visuel 2011* dans la version bilingue et le *Dictionnaire visuel plus* avec des définitions et des notices encyclopédiques qui, lui, est paru au printemps 2012. « Ce sont les mêmes montages, mais le *Visuel plus* est très utile pour les recherches des étudiants, parce que les définitions apportent des précisions sur la nature, la fonction ou les caractéristiques de l'objet ou du phénomène qui est illustré. On fait l'économie dans la définition de tout ce qui est déjà visible et on ajoute des explications. »

Mais le *Dictionnaire visuel* n'existe pas seulement dans son format en papier, il est aussi très présent sous sa forme électronique : « Le logiciel a été la première formule que nous avons proposée, d'abord sous forme de cédérom, et, depuis 2004, on l'offre par téléchargement via notre site web. Maintenant, on a l'application pour iPhone. Avec la nouvelle édition, on va, dans les prochains mois, développer différentes offres électroniques selon les plateformes qui seront les plus utilisées par le public. »

Le *Visuel* en chiffres, ce sont des éditions en 35 langues présentes sur cinq des sept continents. Depuis l'édition originale, plus de neuf millions d'exemplaires du *Dictionnaire visuel* ont été vendus, sans compter tous les produits dérivés, puisque, à l'échelle internationale, le *Dictionnaire visuel* est publié par différents éditeurs, ce qui permet à Québec Amérique de développer des partenariats afin de produire des ouvrages répondant à des besoins spécifiques. On peut affirmer sans se tromper que le *Dictionnaire visuel* est un très, très grand succès de librairie.

Collaboratrice  
Le Devoir



« Des auteurs engagés, on en a vu des quantités. Les lecteurs engagés, d'un autre côté, sont probablement plus rares. Mais voilà bien le rôle favori d'Alberto Manguel, auteur acclamé de l'*Histoire de la lecture* et du *Dictionnaire des lieux imaginaires*. »


Rémy Charest, *Le Soleil*

**CONFÉRENCE ET SÉANCE DE DEDICACES**

Jeudi 4 octobre 2012, 9 h  
Grande Bibliothèque (BAnQ)  
475, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal

Alberto Manguel donnera une conférence intitulée *La tâche d'Adam* dans le cadre de la quatrième Journée québécoise des dictionnaires. De 10 h 30 à 11 h, il dédicacera des exemplaires de ses livres sur le site de la Grande Bibliothèque, au stand de la librairie Olivieri.

514 524-5558 [lemeac@lemeac.com](mailto:lemeac@lemeac.com)



**VOUS ÊTES À UN CLIC D'ÊTRE ÉRUDIT!**

**L'essentiel de la recherche en français**

**130 revues de référence québécoises et canadiennes**

**150 000 articles numérisés**

**95% du contenu accessible gratuitement**

**érudit**

Promouvoir et diffuser la recherche et la création

[erudit.org](https://www.erudit.org)

 /erudit  
 @eruditorg

## DICTIONNAIRES

CHEZ LES DICTIONNAIRES ROBERT

## Il faut contrer l'amalgame anarchique des savoirs

« Le dictionnaire du futur sera interconnecté »

Passer du nom d'un homme politique à la chronologie de l'histoire d'un pays, de la biographie d'un artiste à la galerie de ses œuvres, d'un nom de plante à des photos de ses feuilles ou d'un verbe à des exercices de conjugaison en ligne : avec la technologie numérique, le traditionnel article de dictionnaire s'ouvre vers l'infini des possibles.

ASSIA KETTANI

C'est l'évolution du dictionnaire que Laurent Catach, responsable des éditions numériques des dictionnaires Robert, orchestre depuis près de 20 ans. En effet, le passage du dictionnaire en format de papier à son équivalent numérique s'est accompagné au fil des ans d'un bouleversement complet : bouleversement des contenus, mais aussi des usages.

Depuis son ancêtre de papier, le dictionnaire numérique a ainsi enrichi ses définitions d'une panoplie d'informations visuelles, sonores ou encore interactives.

« Dans les dictionnaires numériques, le modèle de base reste l'article de dictionnaire classique. Mais, depuis les années 1990, toutes sortes de contenus sont rapidement venus s'ajouter, comme des images, des vidéos, des animations ou des sons », rappelle Laurent Catach. En 1996, par exemple, *Le Robert* numérique a intégré aux définitions de ses mots leur prononciation. À cela s'ajoutent d'autres types de contenus, comme des chronologies, des atlas, des exercices, des modules d'entraînement, des logiciels éducatifs ou encore des outils de géolocalisation. « Il y a forcément beaucoup de choses qui se développent grâce à l'évolution technologique, poursuit-il. Aujourd'hui, dans l'esprit des gens, cela fait partie de ce que doit proposer un dictionnaire numérique ».



Laurent Catach

Mais ce qui révolutionne véritablement le dictionnaire, selon Laurent Catach, est le rôle d'« agrégateur » qu'il est désormais appelé à jouer, liant des millions d'informations, de sites web et d'outils interactifs au gré de la curiosité de l'utilisateur. « Le dictionnaire du futur sera interconnecté », résume Laurent Catach. Il doit sortir de son cadre rigide et renvoyer de manière intelligente à des quantités importantes de ressources dispersées dans Internet : des textes, des livres, des bibliothèques numériques ou encore des vidéos. Et, de ce fait, le dictionnaire devient une porte ouverte vers la recherche. « Le dictionnaire numérique est un outil informatique très puissant. Il est un support extraordinaire pour la recherche, puisqu'il contient la nomenclature de tout. »

## En réseau

Autre poids désormais incontournable dans la nouvelle donne des contenus numériques : l'utilisateur. Car les contenus, selon Laurent Catach, doivent venir à la fois des éditeurs et des utilisateurs, pour créer une vaste plateforme au carrefour des savoirs et surpasser le modèle d'encyclopédie collaborative popularisé par Wikipédia au début des années 2000. « Le dictionnaire doit avoir un socle interne, éditorialisé, mais aussi des liens vers les milliers de ressources qu'on peut trouver dans Internet. L'ouverture vers de nouveaux contenus viendra de manière extérieure. »

Pour éviter le piège de l'amalgame anarchique des savoirs, le rôle de l'éditeur se fait ici crucial. À travers les milliards d'images et de documents qu'on peut trouver dans Internet, l'éditeur est amené à exercer un véritable travail d'orfèvre pour organiser, vérifier, trier et calibrer les informations et les liens, permettant au dictionnaire de rester une source de savoir fiable et sécuritaire où on peut naviguer efficacement. Un travail de vérification et de rigueur qui n'existe pas, par exemple, dans des outils comme Wikipédia. « Sans éditeur, les encyclopédies ne sont pas utilisables par des écoliers ou des collégiens. La quantité d'information n'est pas proportionnelle à l'importance des choses. Pour un écolier, il est difficile de savoir ce qu'il



JIM WATSON AGENCE FRANCE-PRESSE

Ce qui révolutionne véritablement le dictionnaire, selon Laurent Catach, est le rôle d'« agrégateur » qu'il est désormais appelé à jouer, liant des millions d'informations, de sites web et d'outils interactifs au gré de la curiosité de l'utilisateur.

faut apprendre, ce qu'il faut savoir. Et si on cherche, par exemple, un texte de Victor Hugo dans Internet, on risque d'en trouver une cinquantaine de versions différentes, plus ou moins fidèles à l'original. »

C'est bien sur ce point que les dictionnaires numériques peuvent concurrencer les encyclopédies gratuites et relever le défi de la compétitivité. « Les éditeurs ont une carte à jouer pour mettre en valeur leur savoir-faire. Ce qu'apporte l'éditeur là-dedans, c'est sa validation, sa caution et un cadre sécurisé pour qu'on puisse utiliser en toute confiance ces informations. L'éditeur a un rôle de création mais aussi de mise en scène, d'organisation de tout ce qui se passe autour du dictionnaire. »

## Contraintes

Les contenus des dictionnaires sont-ils pour autant dénués de contraintes ? Non, nuance Laurent Catach, car créer une banque d'images ou de vidéos dans un dictionnaire contient sa part de difficultés. S'il est intéressant d'intégrer aux articles autant de liens et d'outils qui soient, il n'est pas toujours aussi facile d'obtenir les droits et les autorisations nécessaires, notamment en ce qui a trait aux images et aux vidéos. « Les éditeurs peuvent être confrontés à des problèmes de coûts de création éditoriale ou à des difficultés à avoir des contenus de qualité. Les négociations sont parfois compliquées et chères. C'est un problème de mise en œuvre. » À cela s'ajoute un phénomène de surenchère puisque, désormais, souligne Laurent Catach, « il faut avoir plus de contenu. S'il fallait 500 images pour un dictionnaire de papier, il en faut

désormais 2000 ou 5000. Le côté quantitatif augmente la tâche. »

Le traditionnel dictionnaire de papier est-il pour autant condamné à disparaître, évincé par ses nouvelles versions plus interactives et plus colorées ? « Non ! », insiste Laurent Catach, puisqu'il a encore un usage essentiel du côté des écoliers et se laisse feuilleter plus facilement. En revanche, rien ne peut empêcher la diversification des usages. Alors que les dictionnaires numériques sont aujourd'hui déclinés sous forme de cédérom, téléchargeables via eBook, tablettes ou téléphones intelligents, l'encyclopédie est devenue un accessoire de poche qui peut accompagner à loisir la curiosité des utilisateurs : « Cette évolution a été une étape importante et a permis de développer une nouvelle gamme d'outils, sous la forme de petites applications que les gens peuvent installer sur leur téléphone. »

Qu'il s'agisse d'un trou de mémoire au milieu d'une conversation, d'un dictionnaire bilingue qu'on consulte lors d'un voyage ou d'un usage professionnel, les dictionnaires numériques ont ainsi fait leur entrée dans la vie d'un public beaucoup plus large. « Une fois adopté, on s'en sert beaucoup plus qu'une version de papier », avance Laurent Catach. Les gens s'habituent à avoir un dictionnaire numérique dans la poche, pratique et accessible. Ils sont très demandeurs d'information. » Et maintenant que les dictionnaires sont aussi infinis qu'accessibles, le savoir est décidément à la portée de tous.

Collaboratrice  
Le Devoir

## COMPTABILITÉ

## Le Ménard fait autorité

L'ouvrage naît d'une collaboration entre 11 auteurs

La confection et l'utilisation de dictionnaires ont fondamentalement changé avec l'arrivée des nouveaux modes de communication que permet Internet. Non seulement n'utilise plus les dictionnaires de la même façon, mais la façon même de les confectionner a radicalement changé. Voilà ce que constate Louis Ménard, professeur retraité du Département des sciences comptables de l'UQAM et auteur principal du *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière*, surnommé « Le Ménard ».

CLAUDE LAFLEUR

Le Ménard fait autorité sur la scène internationale. Pourtant, souligne son auteur, « les gens aiment le papier. On nous le dit souvent : "N'abandonnez pas le papier!", même si, aujourd'hui, le numérique est à la mode. » Pour cette raison, le nouveau Ménard se décline en trois versions : papier, cédérom et Internet. Et le travail de M. Ménard s'apparente à celui d'un détective, un détective des mots sans cesse à l'affût de pistes. « Je m'y intéresse toujours », lance-t-il. Même lorsque je lis le journal, je prends des notes sur un bout de papier... J'accumule tout ! »

## Un fan de Google

Louis Ménard a très bien suivi l'évolution du monde des dictionnaires, puisqu'il œuvre

à la confection de son ouvrage, qui en est à sa troisième édition, depuis 25 ans. « C'est vraiment à partir de 2004 qu'on a commencé à se rendre compte de la richesse qui est à notre disposition grâce à Internet, dit-il. C'est à partir de là qu'on a commencé à "googler" et je reste toujours un fan de Google ! » Le chercheur se sert en effet de ce moteur de recherche pour repérer tous les usages qu'on fait des mots.

« L'objectif de notre dictionnaire, comme de bien d'autres, explique-t-il, c'est de répertorier l'ensemble des usages des termes employés dans notre profession. Il peut y avoir dix ou douze expressions différentes et Internet nous sert à repérer tous les usages, de même que les différentes formes d'expression, les va-

riantes orthographiques, etc. On peut aussi faire l'analyse de plusieurs sens d'un même mot ou expression. On fait ce qu'on appelle des analyses sémantiques fines : trouver si un mot ou une expression a plusieurs sens. On peut donc répertorier tous les usages et, dans notre dictionnaire, faire le choix du vocabulaire qu'on privilégie. »

Dans Internet, on retrouve bien entendu tous les textes de loi, les règlements et les avis publiés autant en Amérique qu'en Europe, en français comme en anglais, relate le chercheur. Et, puisque Le Ménard se fait en collaboration entre spécialistes québécois, français et belges, le courriel et d'autres modes de communication électronique sont essentiels.

## Mondialisation oblige !

Louis Ménard souligne que, dans les faits, la première édition de l'ouvrage remonte à 1977 et est l'œuvre de Fernand Sylvain, professeur de l'Université Laval. « Ce professeur a publié deux éditions, la dernière en 1984, puis il est décédé

quelque temps plus tard, dit-il. C'est par la suite que l'Institut canadien des comptables agréés m'a recruté. J'étais alors membre d'un comité de terminologie de l'Ordre des CA du Québec. » En comptabilité et en finances, la terminologie est vitale puisqu'elle est à la base de l'information financière, souligne-t-il. « De tout temps, j'ai considéré que le choix des termes est primordial. »

Son ouvrage est bien entendu un dictionnaire de spécialité. « Ce que nous voulons, c'est étendre la connaissance du vocabulaire technique en usage dans la profession comptable », indique M. Ménard. Et, mondialisation oblige, nous visons également la convergence terminologique, c'est-à-dire faciliter la circulation de l'information dans l'ensemble des pays francophones. »

À cette fin, le dictionnaire tient compte de la terminologie des Normes internationales d'information financière (IFRS) et d'audit (ISA et NCA). Sa confection est chaquetée par quatre organisa-

tions de trois pays, soit l'Institut canadien des comptables agréés, le Conseil supérieur de l'Ordre des experts-comptables et la Compagnie nationale des commissaires aux comptes de France, ainsi que l'Institut des réviseurs d'entreprises de Belgique.

« Je travaille en comité, poursuit M. Ménard. Nous sommes quatre au Canada, quatre en Belgique et trois en France, et nous travaillons beaucoup par courriel. Souvent, je propose à mon équipe des entrées, elle les approuve ou non. Ensuite, je les soumets à mes collègues européens et c'est à leur tour de nous faire part de leurs commentaires. Et, enfin, nous décidons ensemble de la version finale. »

## Exception culturelle

Par ailleurs, il faut que les versions de papier et électronique de l'ouvrage soient autant performantes les unes que les autres, « toutes aussi utiles », dit-il, ce qui pose dans chaque cas des défis tech-

niques spécifiques. « Le numérique a ses avantages, le papier aussi, constate Louis Ménard, et on essaie de minimiser les inconvénients de part et d'autre. Ainsi, lorsqu'on a pensé à la version électronique, il a fallu faire le bon choix de la plateforme et, entre autres, avoir une base de données qui permette de faire une recherche plein texte... »

Louis Ménard a ainsi réussi le tour de force d'imposer son dictionnaire à la communauté francophone... y compris la France ! D'ailleurs, il raconte, amusé, qu'en 2004, à l'occasion du lancement de la deuxième édition du Ménard à Lyon, les exemplaires imprimés avaient été bloqués aux douanes françaises. « Nous avions fait livrer un certain nombre d'exemplaires en provenance du Canada, raconte-t-il, mais ceux-ci ont été retenus parce que les douaniers français ne comprenaient pas qu'un dictionnaire puisse venir du Canada ! D'habitude, c'est dans l'autre sens ! »

Collaborateur  
Le Devoir

**OUVRIR LE DICTIONNAIRE**

UN PARCOURS INTERACTIF DYNAMIQUE, CONVIVIAL ET LUDIQUE

[www.ccdmd.qc.ca/fr/dictionnaire](http://www.ccdmd.qc.ca/fr/dictionnaire)

CCDMD  
CENTRE COLLÉGIAL DE DÉVELOPPEMENT DE MATÉRIEL DIDACTIQUE

**GDT**  
Le grand dictionnaire terminologique

**Le grand dictionnaire terminologique : une nouvelle interface plus conviviale et plus efficace**

- Des millions de termes
- Plus de 700 000 fiches terminologiques
- 200 grands domaines d'activité
- Des données en d'autres langues que le français

[www.oqlf.gouv.qc.ca](http://www.oqlf.gouv.qc.ca)

Office québécois de la langue française

Québec



JEUDI 4 OCTOBRE 2012

INSCRIPTION EN LIGNE SEULEMENT  
<http://moniquecormier.ca/4e-journee-quebecoise-des-dictionnaires/inscription/>

LIEU DU COLLOQUE

Grande Bibliothèque, Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve est, Montréal  
Berri-UQAM P Stationnement intérieur payant (entrée rue Berri)

8h Accueil ●●●

Présentatrice: Noëlle Guilloton, conseillère linguistique

8h45 Mots de bienvenue ●●●

Monique C. Cormier, professeure titulaire et directrice, Département de linguistique et de traduction, Université de Montréal  
Guy Berthiaume, président-directeur général, Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Hélène David, professeure titulaire et vice-rectrice aux relations internationales, à la Francophonie et aux partenariats institutionnels, Université de Montréal  
Gérard Boismenu, professeur titulaire et doyen, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal

Président de séance: Benoît Melançon, professeur titulaire et directeur, Département des littératures de langue française, Université de Montréal

9h La tâche d'Adam ●●●  
Alberto Manguel, écrivain

10h L'encyclopédie sur Internet et les projets utopistes des Diderot, Pierre Larousse et Maurice Lachâtre ●●●  
Jean-Yves Mollier, professeur et directeur, École doctorale Cultures, Régulations, Institutions, Territoires, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

10h30 Pause

Présidente de séance: Louise Marchand, présidente-directrice générale, Office québécois de la langue française

11h En quoi l'environnement numérique contribue-t-il au renouvellement de la pratique et du discours lexicographiques? ●●●  
Hélène Cajolet-Laganière, professeure titulaire, Louis Mercier, professeur titulaire, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke

11h30 L'impact du numérique sur la confection d'un dictionnaire bilingue spécialisé ●●●  
Louis Ménard, professeur titulaire, Département des sciences comptables, Université du Québec à Montréal, Jean-Jacques Lavoie, directeur adjoint, Services linguistiques, Institut Canadien des Comptables Agréés

12h Dîner - Hôtel Gouverneur Place Dupuis ●●●

Présidente de séance: Sophie Montreuil, directrice de la recherche et de l'édition, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

14h Les contenus éditoriaux dans les dictionnaires numériques : bilan et perspectives ●●●

Laurent Catach, responsable des Éditions numériques, Dictionnaires Le Robert

14h30 Dictionnaires numériques : le support fait le dictionnaire ●●●

Éric Brunelle, président, Druide Informatique

15h Pause ●●●

Président de séance: Robert Vézina, président, Conseil supérieur de la langue française

15h30 Le dictionnaire numérique : un seul objet, des perspectives multiples sur les mots ●●●

Marie-Claude L'Homme, professeure titulaire, Département de linguistique et de traduction, et directrice, Observatoire de linguistique Sens-Texte, Université de Montréal

16h Les dictionnaires numériques sauront-ils faire école dans les classes du Québec? ●●●

Pascale Lefrançois, professeure agrégée, Département de didactique, Observatoire de linguistique Sens-Texte, Université de Montréal

Animatrice: Suzanne Laberge

16h30 Table ronde Dictionnaires numériques : quels modèles commerciaux? ●●●

Laurent Catach, responsable des Éditions numériques, Dictionnaires Le Robert  
Caroline Fortin, directrice générale, Québec Amérique  
Luc Roberge, président et chef de la direction, Éditions Druide inc.  
Danielle Turcotte, directrice générale adjointe, Services linguistiques, Office québécois de la langue française

17h Mot de la fin ●●●  
Monique C. Cormier

En partenariat avec

